

FRANCESCA GIANNONE

À NOUS, DEMAIN

roman

*Traduit de l'italien
par Béatrice Robert-Boissier*

ALBIN MICHEL

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

© Éditions Albin Michel, 2026
pour la traduction française

Édition originale italienne parue sous le titre :
DOMANI, DOMANI

© Casa Editrice Nord s.u.r.l., 2024
Gruppo editoriale Mauri Spagnol



**CENTRO
PER IL LIBRO
E LA LETTURA**

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien du Centre pour le livre
et la lecture du ministère italien de la Culture.

*À Claudia, ma maman.
À Franco, mon papa.
Et au cher Giuseppe,
mon ami joyeux. Tu nous manques.*

« Il y a des gens qui aiment mille choses
Et qui se perdent à travers les rues du monde.
Moi qui n'aime que toi,
Je m'arrêterai
Et je t'offrirai
Ce qui reste
De ma jeunesse. »

Sergio Endrigo,
Io che amo solo te
(« Moi qui n'aime que toi »), 1962

PROLOGUE

Cinq ans plus tôt

22 septembre 1953

La première fois, le téléphone sonna dans le vide.

– C'était bien la peine de leur acheter cet engin, ils ne répondent jamais ! marmonna Renato en raccrochant.

– Allez, il y a des gens qui attendent, dit sa femme Marianna en jetant un regard à la queue qui s'était formée derrière l'épicerie.

– Et alors ? Ils ont tous besoin de téléphoner maintenant ?

– Mais on va les voir tout à l'heure... Qu'y a-t-il de si pressé ?

Renato fronça les sourcils, décrocha le combiné et composa de nouveau le numéro.

– Je vais continuer jusqu'à ce qu'ils lèvent leurs fesses et viennent répondre. C'est l'heure du déjeuner, où veux-tu qu'ils soient ? Ils sont forcément chez eux.

Au bout de six sonneries, il entendit enfin : « Allô ? »

– On peut savoir pourquoi vous ne répondez pas ?

– Papa, nous étions à table..., dit Giuseppe.

– Tout va bien à l'usine ?

– Vous n'êtes partis que depuis quatre jours, qu'est-ce qui pourrait ne pas aller ?

– Avec toi, on ne sait jamais, répliqua Renato.

Sa femme lui lança un regard réprobateur, avec un geste qui signifiait : *Ça suffit, laisse-le tranquille.*

– Passe-moi donc mes petits-enfants, poursuivit-il.

– Je les appelle, murmura Giuseppe.

Renato entendit les pas de son fils qui s'éloignaient, puis : « Les enfants, grand-père au téléphone », suivi de cris de joie. Il était sûr que c'était Agnese qui arrivait en courant ; il sourit en l'imaginant battre impatiemment le sol de ses petits pieds potelés.

– Grand-père ! s'exclama la fillette. Quand est-ce que vous rentrez ?

– Eh, laisse-moi écouter aussi, mets le combiné au milieu, protestait son frère Lorenzo. Salut, grand-père ! Je suis là moi aussi ! Comment s'est passée la foire ?

Renato eut un petit rire et fit signe à Marianna de se rapprocher du téléphone.

– Nous sommes sur le départ, répondit-il. Nous serons à la maison dans quelques heures.

– Tant que ça ? demanda Agnese.

– C'est loin, Bari, espèce d'âne ! l'interrompit son frère.

– Ne me traite pas d'âne ! protesta-t-elle.

– Allons, ne vous disputez pas, dit Renato, amusé. J'appelle pour vous donner une bonne nouvelle, très bonne même ! Grand-mère et moi avons tout vendu ! Nous allons rentrer les mains vides. Vous auriez dû voir ça... dès le troisième jour, nous avons déjà écoulé tout le stock de *Marianne* !

Et il lança un baiser à Marianna, qui lui sourit. Ce savon qui portait le nom de sa femme – mais en français pour bien montrer qu'il n'avait rien à envier au célèbre savon de Marseille – avait été conçu par Renato exprès pour elle, la seule femme qu'il avait jamais aimée : il était petit et carré, au doux parfum de talc, avec un élégant *M* gravé dessus.

Il était vite devenu le produit phare de la Casa Rizzo, leur savonnerie.

Les petits-enfants poussèrent des cris d'enthousiasme et Renato dut éloigner le combiné de son oreille pour ne pas devenir sourd.

– Alors, on va devoir en produire des tonnes ! dit Lorenzo.

– Oui ! J'ai hâte ! s'exclama Agnese.

Renato sourit.

– Bientôt, demain, répondit-il.

– Alors ? On va finir par prendre racine ! se plaignit, avec un fort accent de Bari, un homme coiffé d'un chapeau et vêtu d'un gilet.

Renato l'envoya au diable d'un geste.

– Les enfants, il va falloir raccrocher. On se voit plus tard, intervint Marianna en rassurant l'homme au chapeau d'un regard aimable.

Avant d'arriver à la voiture, ils passèrent devant les pavillons qui accueillaienent les savonniers venus de toute la région. Renato se tourna un instant vers l'imposant stand surmonté de l'enseigne COLELLA pris d'assaut par les clients. *Nous aussi nous nous agrandirons*, pensa-t-il avec un pincement de jalousie.

Ils regagnèrent la Fiat 1100 bleue garée dans l'espace réservé aux exposants et prirent la route de chez eux, à Araglie, tout au sud des Pouilles.

Renato ouvrit la fenêtre et laissa le vent ébouriffer son épaisse chevelure grise. À côté de lui, Marianna défit son chignon, retirant les épingles une à une.

– Pourquoi faut-il que tu sois toujours si dur avec Giuseppe ? Tout à l'heure, au téléphone, tu as exagéré..., murmura-t-elle en ôtant ses étroits escarpins de satin noir.

– C'est comme ça qu'il faut faire avec lui, on doit toujours être sur son dos, répliqua Renato avec sévérité. Tu devrais

À NOUS, DEMAIN

le voir, à l'usine : il reste là, amorphe, comme s'il n'était pas concerné. Si je n'étais pas là pour tout contrôler...

Marianna se massa le pied en grimaçant.

– Je sais, mon chéri. Mais laisse-lui le temps.

– Le temps..., répéta Renato, renfrogné. (Il secoua la tête en serrant le volant.) Il ne m'a même pas demandé comment s'était passée la foire.

Elle s'adossa au siège.

– Mais Agnese et Lorenzo étaient si contents..., dit-elle en se tournant vers lui avec un petit sourire.

Le visage de Renato se détendit.

– Ils sont comme moi, se contenta-t-il de commenter.

Marianna acquiesça et laissa échapper un bâillement.

– Tu es fatiguée ?

– Un peu.

– Ferme les yeux et repose-toi, lui dit-il avec une caresse sur le genou. On a le temps avant d'arriver.

– J'en aurais bien besoin, en effet. Tu es sûr que cela ne t'ennuie pas, si je ne te tiens pas compagnie ?

Il lui prit la main et effleura des lèvres sa peau veloutée et parfumée de talc.

– Bien sûr que non, cela ne m'ennuie pas, ne t'inquiète pas.

Il lui sourit.

Marianna s'endormit rapidement, la tête sur le côté. Renato regardait devant lui la route droite et dégagée.

Soudain, une explosion assourdissante.

– Qu'est-ce que c'était ? hurla Marianna, réveillée en sursaut.

Alors qu'elle prononçait ces mots, la voiture fit une embardée et sortit de la chaussée.

Ils entendirent le choc.

Puis, plus rien.

1

L'été où tout se tenait encore

Août 1958

Ce satané Lambretta faisait des siennes, comme toujours. Dans l'allée devant le porche de la maison, Lorenzo s'acharnait furieusement sur la pédale de démarrage, en vain.

– Maintenant que je vais avoir mon permis, je jure que je vais le jeter à la mer, ce tas de ferraille, éclata-t-il en donnant un coup de pied dans la carrosserie couleur sable.

Il soupira, retroussa les manches de sa chemise blanche sur ses bras minces et repoussa les épais cheveux noirs qui retombaient sans cesse sur son front.

Depuis la fenêtre ouverte au premier étage, la voix de Domenico Modugno s'échappait du poste de radio, chantant à tue-tête *Nel blu, dipinto di blu*, heureux de voler au-delà du soleil...

– Agnese ! cria Lorenzo en levant le regard vers la fenêtre.

Sa sœur sortit la tête en s'appuyant sur le rebord :

– Qu'y a-t-il ?

– Il ne démarre pas, répondit le jeune homme, les mains sur les hanches, l'air épuisé.

– Ce n'est pas grave. On ira à pied, où est le problème ?

– À pied, tu parles..., murmura Lorenzo en faisant la grimace.

Soudain pensif, il se mit à mordiller sa lèvre inférieure. Puis il revint au Lambretta et recommença à presser la pédale.

– Il y a bien de l'essence ? demanda Agnese.

– Bien sûr qu'il y en a, répliqua-t-il, la voix étranglée par l'effort. Bon sang !

À la énième tentative, le moteur du scooter se mit enfin à ronronner. Lorenzo se tourna, rayonnant, vers sa sœur.

– Tu es prête ? Descends, vite, avant qu'il ne cale à nouveau !

– Un instant, répondit-elle avant de disparaître de l'embrasement de la fenêtre.

Elle s'assit sur le lit et enfila en vitesse sa sandale gauche.

Malheur ! pensa-t-elle en s'arrêtant net. Elle ôta la sandale et chaussa d'abord la droite puis la gauche, comme elle le faisait toujours.

Elle se leva, prit sur la commode de bois massif sombre sa brosse posée sur un épais *Manuel de botanique* aux pages jaunies et à la couverture rigide, et s'approcha de la psyché : un rapide coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'il ne servirait à rien de se peigner. L'humidité avait achevé d'emmêler l'épaisse cascade de ressorts qu'elle avait sur le crâne ; toute tentative d'y passer la brosse l'aurait inmanquablement laissée prisonnière de ses boucles. Elle voulut alors la lancer sur la commode, mais la brosse heurta le coin du livre et finit par terre. Elle se regarda de nouveau, passa ses mains sur son visage et sentit sa peau sèche sous les doigts. *On dirait que je suis restée trop longtemps sur la plage au soleil*, pensa-t-elle. Mais personne ne l'avait remarqué, elle en était certaine : sa carnation mate lui donnait l'air éternellement bronzé, même

en hiver. Même ses lèvres étaient d'une teinte sombre, de la nuance d'un pétale de rose fané, charnues, dessinant un arc de Cupidon si marqué qu'il semblait toujours prêt à décocher une flèche.

– Agnese, dépêche-toi ! l'appela Lorenzo par-dessus la voix de Modugno qui se perdait toujours « dans le bleu de ses yeux bleus ».

– J'arrive, j'arrive !

Elle éteignit le petit poste de radio Phonetta sur sa table de chevet et descendit l'escalier, toujours le pied droit en premier. Elle sortit enfin de la maison, traversa le porche à la hâte et rejoignit son frère qui l'attendait déjà en selle, une cigarette à la main.

– Me voilà !

Elle releva le pan de sa robe qui lui arrivait à mi-mollet et s'assit derrière lui, à califourchon sur la selle en cuir.

– Tu es bien installée ?

– Oui, oui, tu peux y aller.

Lorenzo serra la cigarette entre ses lèvres et, saisissant le guidon du Lambretta, tourna la poignée de l'accélérateur vers lui et démarra. Agnese se serra contre son frère et appuya son menton dans le creux de son épaule. Elle ferma les yeux et huma son cou : sa peau sentait le talc, exactement comme la sienne.

Depuis l'enfance, ce parfum les avait toujours précédés, marqués. « Ça sent le talc, voilà les Rizzo ! » plaisantaient leurs camarades d'école. Même adultes, tous deux se lavaient toujours exclusivement avec *Marianne*, la savonnette de leur enfance.

Lorenzo franchit le portail de la petite maison familiale et tourna à droite sur la route, le long d'une dense rangée d'oliviers. Après une trentaine de mètres, à la hauteur du

panneau ARAGLIE, il mit les gaz et dépassa une Fiat 500 bleu ciel, sa chemise bouffant sur ses épaules comme un ballon. Agnese se regarda dans le rétroviseur et écarquilla les yeux : ses boucles échevelées, dressées en l'air par le vent, ressemblaient à s'y méprendre au feuillage conique et compact d'un cyprès.

Ils longèrent ainsi la campagne jusqu'à ce que la silhouette de l'usine surgisse au-dessus des arbres. L'imposante enseigne était parfaitement lisible à des centaines de mètres de distance : CASA RIZZO. SAVONNERIE DEPUIS 1920.

Lorenzo tira une dernière longue bouffée de sa cigarette et la jeta par terre. Devant eux se découpait l'arc brisé de la porte du village, mais le jeune homme tourna à gauche vers le port, rasant les murailles hautes et massives du château angevin, avec sa forme carrée et ses tours majestueuses visibles depuis tout Aragliè.

– Comment s'appelle le film que nous allons voir déjà ? demanda Agnese.

– Je ne te l'ai pas dit, répondit-il avec un petit sourire en se retournant à peine. C'est *Le Pigeon*.

Il traversa le port, où les navires marchands et les nombreux bateaux de pêche reposaient sur une eau placide et poursuivit vers la promenade.

– Et de quoi ça parle ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. On ne va pas tarder à le découvrir. De toute façon, c'est un film de Monicelli ! précisa Lorenzo.

– Mazette, murmura Agnese.

– Tu sais qui c'est ?

– Non... Eh, il y a une place, là-bas ! ajouta-t-elle en désignant un espace entre une Fiat 600 blanche et le trottoir.

– Espèce d'âne ! Tu as vu je ne sais combien de films de lui, rétorqua Lorenzo, taquin.

– Quoi, par exemple ? demanda Agnese en descendant de la selle tandis que Lorenzo coupait le moteur du Lambretta.

– Eh bien, ceux avec Totò : *Gendarmes et voleurs, Totò et les rois de Rome, Totò et les femmes, Totò et Carolina...*, énuméra Lorenzo sur ses doigts.

– Ah, d'accord, l'interrompit-elle. Totò ne me fait pas rire, tu sais bien.

– Tu ne comprends vraiment rien au cinéma, dit Lorenzo en souriant avec ses grands yeux verts.

Puis il passa un bras autour de ses épaules et ils marchèrent ensemble vers l'écran installé sur la promenade. Agnese fit mine de se vexer et lui, pour toute réponse, se baissa – il la dépassait de vingt bons centimètres – et lui planta un baiser sonore sur la joue.

– Attends ! s'écria-t-elle en s'arrêtant net. Je n'ai pas vérifié mes cheveux.

Elle porta les mains à sa tête en cherchant à aplatir ses boucles et demanda, très sérieuse :

– Est-ce que je ressemble toujours à un cyprès ?

– À un quoi ? éclata de rire Lorenzo.

– Ah, vous voilà enfin ! les interrompit une voix féminine.

Lorenzo se retourna et, un sourire radieux aux lèvres, attira à lui la jeune fille qui avait parlé pour l'embrasser longuement sur la bouche.

– Cela fait longtemps que tu attends ? demanda-t-il. Je suis désolé, j'ai mis beaucoup de temps à démarrer le Lambretta.

– Tu es pardonné, dit-elle en caressant du doigt le bout de son nez pointu. Tu sais, je pensais que c'était, comme d'habitude, la faute de ta sœur qui est toujours en retard.

Puis elle lança une œillade à Agnese qui signifiait : *Tu n'es pas vexée, quand même ? Tu sais bien que je plaisante !*

Agnese lui retourna un regard renfrogné sans rien répondre. Angela et Lorenzo étaient un couple, pour ainsi dire, depuis l'enfance et ils formaient, lorsqu'ils étaient ensemble, une unité impénétrable, hermétiquement scellée. Elle avait deux ans de plus que Lorenzo et était la sœur de Fernando, son meilleur ami. Tout le monde disait qu'elle était la plus belle fille de la ville, on l'appelait parfois « Brigitte Bardot » et même Agnese, qui n'avait jamais trouvé Angela sympathique, était forcée d'admettre que la grâce de cette blonde à la chevelure soyeuse, aux yeux noisette bordés de longs cils au-dessus d'un petit nez légèrement retroussé et couvert de taches de rousseur, avait quelque chose de magnétique. Lorenzo en était éperdument amoureux : il savait depuis toujours qu'il l'épouserait un jour. En décembre, il aurait vingt et un ans et demanderait en mariage la femme de sa vie, il ne cessait de le répéter à son entourage.

– Et Fernando ? Il n'est pas venu avec toi ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

– Si, bien sûr, répondit Angela. Il est allé prendre quelque chose à boire, il mourait de soif. Le voilà ! ajouta-t-elle avec un sourire, désignant son frère qui se dirigeait vers eux, une bouteille d'eau gazeuse à la main.

Agnese le trouva amaigri, vieilli presque, par rapport à la dernière fois qu'elle l'avait vu, lors des fêtes de Noël.

– Salut, *neh* ! l'accueillit Lorenzo en se précipitant pour le serrer dans ses bras.

Il réservait à Fernando cette exclamation typiquement piémontaise pour plaisanter depuis que ce dernier était parti à Turin travailler chez Fiat.

Son ami lui rendit son accolade.

– Mais regarde qui est là, c'est la petite Agnese ! dit-il. Viens là que je t'embrasse aussi.

– Petite... j'ai seulement trois ans de moins que vous, protesta-t-elle, tandis que Fernando la serrait affectueusement dans ses bras.

– Je sais. Mais tu seras toujours petite à mes yeux, lui répondit-il.

– Alors ? dit Lorenzo en posant une main sur l'épaule du nouveau venu. Comment ça se passe à Turin ?

– Ah, Lore, que dire ?... Pas grand-chose : je fabrique des voitures que je ne pourrai jamais me permettre d'acheter, répondit-il avec un sourire amer.

– C'est toi qui as décidé de partir, l'interrompit aussitôt Angela en lui arrachant la bouteille des mains. Si tu restes là-bas, c'est que tu n'y es pas si mal.

Elle but une gorgée en fixant Fernando d'un regard dur. Il ravala, comme souvent, la réponse qu'il s'apprêtait à lui retourner : *Mais qu'est-ce que tu sais de la situation là-bas ?*

Entre-temps, les places face à l'écran blanc se remplissaient ; le film n'allait plus tarder à commencer.

– Allons-y ! s'exclama Agnese et, sans attendre les autres, elle se dirigea d'un pas décidé vers la scène.

Puis elle s'arrêta et se mit à compter en pointant chaque rangée de sièges.

– Là, dit-elle enfin en désignant le quatrième rang où l'on apercevait encore quelques places libres.

– Mais c'est trop près, se plaignit Angela. Je vais avoir mal au cou.

– Là-bas aussi, il y a de la place, dit Lorenzo en indiquant cinq rangées plus loin.

Agnese se remit à compter puis secoua la tête.

– Non, c'est une rangée impaire, ça ne va pas.

Et elle s'éloigna de quelques pas pour scruter ailleurs.

Angela soupira.

- Mais pourquoi fait-elle toutes ces histoires...
Lorenzo haussa les épaules.
– C’est depuis l’accident des grands-parents... Je ne sais pas, ce sont ses rituels *magiques*.
Et un sourire étira ses lèvres.
– Des rituels magiques ? répéta Angela avec une grimace.
– Mais oui, des petits gestes qui la rassurent. Comme pour contrer le mauvais sort.
Angela haussa les sourcils.
– Et elle pense vraiment que ça marche ?
– Allez, en quoi ça te gêne ? répliqua Lorenzo en la prenant par la taille. Elle ne fait de mal à personne, non ?
– Voilà, j’ai trouvé, dit Agnese. Le rang douze.
Elle s’adressait uniquement à son frère, le seul à comprendre son fonctionnement, à connaître toutes ses méthodes pour organiser le monde.
– Adjugé ! intervint Fernando en souriant.
Une poignée de minutes plus tard, la mer Ionienne absorba le soleil, et tout le paysage alentour se teinta d’une douce lumière bleutée ; les quatre jeunes gens se hâtèrent vers les places libres du douzième rang et s’installèrent juste au moment où le générique du film commençait, avec un plan de nuit sur une rue de banlieue.

Lorsque Agnese et Lorenzo rentrèrent, un peu avant minuit, la maison était plongée dans l’obscurité et une odeur d’omelette flottait dans l’air. Ils se dirigeaient tout doucement vers les escaliers lorsqu’elle murmura :

- Moi, j’ai encore faim.

Son frère pouffa de rire.

– Mais tu as mangé une pizza entière ! dit-il à mi-voix.

Agnese haussa les épaules.

– Et alors ? Je ne suis pas rassasiée.

Ils se rendirent dans la cuisine et allumèrent la lumière ; au centre de la table, il y avait une assiette recouverte d'une serviette blanche. Agnese la souleva et découvrit une part d'omelette.

– On fait moitié-moitié ?

Lorenzo secoua la main en s'asseyant :

– Non, non, tout est pour toi.

Agnese s'assit à côté de lui et coupa la part en deux. Elle mordit dans le premier morceau.

Sur un coin de la table était posée *La Settimana Enigmistica*¹, la revue de mots croisés de son père, avec un stylo en guise de marque-page et une auréole bombée sur la couverture, comme si elle avait été mouillée. Lorenzo tendit la main, tira la revue à lui et se mit à la feuilleter.

– Il les fait vraiment tous, marmonna-t-il avec une pointe d'agacement. S'il consacrait à l'usine au moins un dixième du temps qu'il passe sur ce truc...

Agnese finit la première part et jeta son dévolu sur la seconde.

– Attends, reviens en arrière, dit-elle alors, la bouche pleine.

Son frère obtempéra et revint à la page précédente ; elle se pencha en plissant les yeux.

– Là. Qu'est-ce qui est écrit ? demanda-t-elle en désignant un espace blanc au bas de la page où leur père semblait

1. Littéralement, « La Semaine des énigmes ». Hebdomadaire de mots croisés et de casse-tête publié sans interruption en Italie depuis 1932. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

avoir inscrit quelque chose, de sa petite écriture régulière, reconnaissable entre mille.

– « Il n’y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage », lut Lorenzo avant de tourner la page.

– Regarde, il y en a une autre ici, dit-elle en pointant le doigt. « Ce qui importe, ce n’est pas ce qu’ils nous ont fait, mais ce que nous faisons de ce qu’ils nous ont fait. »

Elle fit une grimace perplexe :

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Qu’est-ce que j’en sais ?... C’est sûrement la réponse à l’une de ces énigmes..., soupira Lorenzo.

Puis il vit sur la même page, en haut, le nom *Francesco* suivi d’un numéro de téléphone avec l’indicatif 080.

– Francesco ? Qui cela peut-il bien être ? demanda-t-il.

– Aucune idée. Nous ne connaissons aucun Francesco, non ?

– Je ne crois pas.

– À quoi correspond cet indicatif ?

Lorenzo haussa les épaules.

– C’est peut-être Bari, mais je n’en suis pas sûr, répondit-il dans un bâillement en refermant la revue. Bon, on va se coucher, petite sœur ?

Agnese acquiesça.

– Maintenant que j’ai le ventre plein, c’est d’accord.

Sur la table de chevet de Lorenzo, le réveil sonna sept heures. La fenêtre face au lit, restée ouverte toute la nuit, laissait entrer une légère brise de tramontane qui caressait ses jambes nues : après des semaines de sirocco humide et étouffant, le vent avait enfin tourné.

Il se leva et enfila le pantalon et la chemise beige qu'il avait jetés sur la chaise la veille au soir. Sur un chevalet en bois, à côté d'un bureau recouvert de livres et de revues d'art, une petite toile représentait le visage d'une femme ressemblant à Angela ; Lorenzo s'approcha et effleura la surface du pouce : la première couche de peinture était encore collante. Il souleva le chevalet et le plaça face à la fenêtre pour que le vent le sèche rapidement. Contre le mur opposé, occupé tout entier par des affiches de vieux films – de *Rome, ville ouverte* à *Sciuscià* et *Païsa* en passant par *Le Voleur de bicyclette* et *Riz amer* –, il y avait une commode identique à celle de la chambre d'Agnese ; Lorenzo ouvrit le premier tiroir, y prit un trousseau de clefs et le fourra dans sa poche. Il sortit de la pièce et longea le couloir à pas légers pour ne pas réveiller Agnese. La porte de la chambre de sa sœur, juste à côté de la sienne, était comme toujours grande ouverte et elle dormait dans la même position que lorsqu'elle était enfant : sur le dos, les bras au-dessus de sa tête et une expression renfrognée sur le visage, comme si on la dérangeait. Il descendit dans la cuisine et y trouva la seule personne susceptible d'être debout à cette heure-là : en chemise de nuit, les cheveux ébouriffés, sa mère, Salvatora, attendait devant le fourneau que la cafetière commence à chanter.

Lorenzo la salua d'un baiser sur la joue.

– Assieds-toi, le café est bientôt prêt, dit-elle.

La table était déjà mise pour quatre : assiettes, grandes et petites tasses en porcelaine blanche ornée de fleurs roses, cuillères en métal argenté. Lorenzo s'assit et croisa les bras sur la table, à côté de *La Settimana Enigmistica*.

– Tu prendras des biscuits ? demanda Salvatora.

Et, sans attendre sa réponse, elle ouvrit la porte du buffet en formica brun et sortit un pot en faïence verte. Elle ôta le couvercle et le posa sur la table.

– Seulement deux, dit Lorenzo en plongeant la main dans le récipient.

Salvatora versa le café dans la tasse de Lorenzo puis dans la sienne et s'assit face à lui.

– Pourquoi es-tu déjà debout ? Tu pouvais dormir encore un peu.

– Je vais à la savonnerie, répondit-il en croquant un sablé. Sa mère but une gorgée en tenant sa tasse des deux mains.

– Mais c'est dimanche...

– Je dois finir un croquis, dit Lorenzo la bouche pleine en se frottant les mains pour ôter les miettes. Tu as vu le dernier ? Celui pour *Neve* ? Il a eu beaucoup de succès à la foire de juillet.

Il but un peu de café.

– Oui, bien sûr que je l'ai vu. Tu es très doué, répondit Salvatora avec un sourire un peu forcé.

– Papa ne l'a même pas regardé, il ne m'a rien dit, maugréa Lorenzo en posant sa tasse sur la soucoupe.

– Mais non, s'empressa-t-elle de le justifier. Tu le connais. Ton père n'est pas très démonstratif, mais il apprécie.

– Oui, d'accord..., concéda Lorenzo avec un geste de la main. C'est déjà un miracle s'il est au courant de ce qui se passe à la savonnerie.

Salvatora s'assombrit :

– Lorenzo, je n'aime pas du tout que tu parles comme ça de lui. Tu dois avoir du respect pour ton père. Toi, et ta sœur aussi. Vous êtes toujours à vous liguier contre lui...

Lorenzo soupira et la regarda d'un air qui signifiait : *Il n'y a rien à faire, tu es toujours de son côté, même quand il est indéfendable.* Il se leva, fit le tour de la table, posa les mains sur les épaules de sa mère et appuya ses lèvres sur son front.

– Allez, j'y vais, se contenta-t-il de dire.